

c'est, dans le langage de ce monde, quelque chose d'essentiellement peu positif, de vague, d'indéfini ; et cette part d'indéfini est nécessaire à la vraie, à la grande poésie.

Or, la langue française ne laisse jamais rien à l'indétermination et au vague, elle se prête difficilement à servir une intelligence où domine le sentiment de l'infini ; son génie sera souvent rebelle au vrai poète.

Mais si la poésie, quant à son essence, réside dans l'inexprimable du sentiment, comme elle est aussi un art dans la plus large acception de ce mot, c'est-à-dire une création, une incarnation de l'idée dans un signe, elle est dans un rapport nécessaire avec le monde des signes et des images, avec la réalité extérieure ; ce rapport consiste dans la parfaite analogie de l'image, du signe avec la chose signifiée. Ce signe emprunté à la nature visible doit représenter cette nature avec beaucoup d'exactitude et de vérité matérielle ; il doit reproduire l'objet sensible dans son relief et dans sa couleur, il doit, si j'ose me servir de ce mot nouveau, être fortement doué de *plasticité*.

Or, la langue française n'est pas une langue plastique ; ses mots manquent de sonorité et d'harmonie imitative ; si, grâce à sa puissance d'analogie, on obtient aisément d'elle un dessin correct, son coloris reste souvent sans vivacité et sans chaleur ; son extrême susceptibilité met d'étroites limites au choix des figures ; son élégance conventionnelle et qui tombe facilement dans la recherche et la manière, s'accommode rarement de l'image telle que la nature la fournirait ; elle corrige, elle émonde, et dans les modifications qu'elle fait subir aux couleurs prises dans la nature, elle a pour guide moins le sentiment invariable du beau, que les exigences toujours capricieuses du goût, elle ajuste plutôt qu'elle n'idéalise. Il est donc dans le caractère de cette langue de se refuser aux images plastiques et d'exclure des couleurs qu'elle admet,